

ÉTUDES  
SUR LE  
**PATOIS SAVOYARD**

LA MUSE SAVOISIENNE

OU

RECUEIL DE CHANSONS ANCIENNES & MODERNES, AVEC MUSIQUE,  
TRADUCTION LITTÉRALE, NOTES HISTORIQUES, BIOGRAPHIQUES, PHILOLOGIQUES  
ET NOTICE SUR LE SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE ADOPTÉ

PAR

**AIMÉ CONSTANTIN**

Vice-Président de la Société Florimontane d'Annecy,  
Chevalier de l'Ordre de Sainte-Anne,  
Commandeur de l'Ordre de Saint-Stanislas



PARIS

F. VIEWEG, 67, RUE RICHELIEU

ANNECY

CHAMBÉRY

LIBRAIRIES BURNOD & L'HOSTE

LIBRAIRIE ANDRÉ PERRIN

1878

ÉTUDES

SUR LE

PATOIS SAVOYARD

---

LA MUSE SAVOISIENNE

ÉTUDES

SUR LE

PATOIS SAVOYARD

---

LA MUSE SAVOISIENNE

OU

RECUEIL DE CHANSONS ANCIENNES & MODERNES, AVEC MUSIQUE,  
TRADUCTION LITTÉRALE, NOTES HISTORIQUES, BIOGRAPHIQUES, PHILOLOGIQUES  
ET NOTICE SUR LE SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE ADOPTÉ

PAR

AIMÉ CONSTANTIN

Vice-Président de la Société Florimontane d'Annecy,  
Chevalier de l'Ordre de Sainte-Anne,  
Commandeur de l'Ordre de Saint-Stanislas.

---

PARIS

F. VIEWEG, 67, RUE RICHELIEU

ANNECY

CHAMBÉRY

LIBRAIRIES BURNOD & L'HOSTE

LIBRAIRIE ANDRÉ PERRIN

1878

# ÉTUDES SUR LE PATOIS SAVOYARD

## LA MUSE SAVOISIENNE

Lô K'apoé, ou La Pasnalié.

(Allegro-Moderato.)

On di kē kan lôs é-ne-mi Vniî-rôn pê prē-  
dre ntré mo-ra-lié, On di k'la peurtâ de Rmê-liy E-  
taî fro-mâ p'r on-nâ pas-na-lié. Mai la bé-tie kē fâ tiou,  
tiou, Pre-nîi-ve cê p'r on-nâ sa-ra-lié. Le poé d'Einn'-  
cy k'é-taî pâ fou, Fêi son dé-dion de çtâ pas-na-lié. Le  
poé d'Einn'cy k'é-taî pâ fou, Fêi son dé-dion de çtâ pas-  
na-lié.

## NOTICE SUR LE SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE

approuvé par la Commission philologique de la *Société Florimontane* d'Annecy.

Chaque lettre et combinaison de lettres conservent la valeur qu'elles ont en français, et les principes de lecture sont les mêmes dans les deux langues, sauf dans les cas suivants :

1° Quand deux *n* se suivent dans le même mot, la première appartient à la première syllabe, qui est alors nasale, et la seconde appartient à la syllabe suivante. Ainsi *bonná* se prononce comme s'il était écrit en deux mots *bon ná*.

2° L'accent tonique tombe toujours sur la dernière syllabe, excepté quand le mot est terminé par un *e* muet, par *ã* ou *ö* surmontés du signe des brèves; en ce cas, l'accent tonique tombe sur l'avant-dernière syllabe : *Pãrlã, parle*; on *hommö* parle, *un homme parle*.

3° Les voyelles *á, ó*, surmontées de l'accent circonflexe, se prononcent comme dans *Ne dors pas*; elles peuvent en outre devenir sensiblement longues, surtout quand elles se trouvent sous l'accent tonique: *Est-ce qu'il dort? Est-ce votre sabre?*

4° *A* et *o* sans accent, ou avec le signe des brèves, se prononcent comme dans *Il avala, bonne, parole*

5° La voyelle *e*, lorsqu'elle est sans accent se prononce comme l'*e* muet des mots français *me, te, se*, excepté dans les syllabes terminées en *er*, où elle se prononce comme dans *mer, perte*.

6° *Ai* se prononce toujours comme *é*; *ay, ey* se prononcent à peu près comme le premier *e* des mots français *terre, guerre*: Lou maitre, *les maitres*, la mayson, *la maison*, se prononcent *lou mètre, la méson* (ê long et très ouvert).

7° La voyelle *ë* représente un son intermédiaire entre l'*e* muet et l'*è* ouvert: on *përe*, une poire (Annecy), *për* on *hommö* (*pë-ron-nö-mö*) pour un homme (Thônes); le *boë* (*oë* diphthongue) le bois. Elle se rapproche beaucoup de l'*e* final italien: *Onore, amore*.

*Remarque.* — Dans les diphthongues *oë, oé, oë, oa, oay*, la voyelle *o* a le même son que dans les mots français *moi, toi, soi*.

8° Le signe *i* représente une demi-voyelle sur laquelle la voix passe légèrement : al étaï, *il était* ; é fêï, *il fit*, le poi, *le porreau* (Rumilly). Les mots italiens *mai*, *sei*, *poi*, et les mots anglais *by*, *boy* se représenteraient par « mǎi, séi, pôi, bǎi, bôï. »

Aü, eü se prononcent à peu près comme *a-ou*, *a-eu* en une seule émission de voix et avec l'accent sur *a* : Praü, *assez* (Beaufort), preü, *assez* (Thônes). Ils correspondent aux diphthongues allemandes *au*, *eu*.

9° Après *l*, *n*, *d*, *t*, le signe *i* figure le son mouillé de ces consonnes : travaliï, *travailler*, prenii, *prenez*, on tiu, *un chou* (Ancey), dii, *dix* (Chamonix).

10° *Ein* représente un son nasal qui se rapproche beaucoup du son français *in* : Ein preniein, *en prenant* (Ancey). Mais *en*, *rendre*, *bien*, *mien*, se prononcent comme en français.

11° G ou J (petites majuscules) représente le *th* doux des Anglais : tojor, *toujours* ; moje, *genisse* ; mgi, *manger* (Thônes).

12° Çh (cédille sous le *c*) se prononce comme le *th* dur des Anglais, et *c'h* comme le *ch* dur des Allemands ou le *c'h* breton : çhantâ, *chanter*, çharçhi, *chercher* (Thônes) ; lac'hi, *laisser* (Samöens). Ce son (c'h) est peu répandu.

13° Quant aux consonnes finales, elles ne sont jamais muettes, la liaison se fait avec la voyelle suivante, selon les règles de la prononciation française. Lous hommö, *les hommes*, on grand hommö, *un grand homme*, se prononcent « lou-zommö, on gran-tommö. »

Quant aux mots terminés par une voyelle nasale, la liaison ne s'observe guère qu'après *mon*, *ton*, *son*, *on*, *bon*, *ein*, *en*.

14° L'apostrophe s'emploie au commencement, au milieu et à la fin des mots pour indiquer la suppression d'une voyelle ou d'une syllabe : 'Nä fënä, 'mnä né, pour Onnä fënä, *une femme*, bonä né, *bonne nuit*.

Elle s'emploie quelquefois après *m* et *n*, pour indiquer que ces lettres se prononcent comme si elles étaient suivies d'un *e* muet : Un', çhin' *un chien* (Lans-le-Bourg). Prononcez *Une çhine*. Chem'nä, prononcez *çhe-me-nä*.

## LÒ K'APÔÉ (LES RUMILLIENS)

(Dialecte de Rumilly.)

On di kē kan lōs ēnemi  
Vniirōn pē prēdre ntrē moralie,  
On di k' la peūrtā de Rmēlīy  
Etaī fromā p'r onnā pasnalie.  
Mai la bētie kē fā *tiou, tiou*,  
Preniive cē p'r onnā sarralie;  
Le poē d'Einn'cy, k'etaī pā fou, } *Refrain.*  
Fēi son dēdīon de çtā pasnalie. }

*Traduction littérale.* — On dit que quand les ennemis vinrent pour prendre nos murailles, on dit que la porte de Rumilly était fermée par (au moyen d') une carotte. Mais la bête qui fait *tiou, tiou*, prenait cela pour une serrure; le porc d'Annecy qui n'était pas sot, fit son déjeuner de cette carotte.

On di kē dzō l' pon d' la Cordi,  
Tote lé né, y avai de rnōlie  
K'allivō pē d'diein ntrō corti  
Gâtā lô tiu, lô poī, lé fōlie.  
Avoē d' bâton farrā p' lô bē,  
On di kē n's in toā çtē crapiante.  
Ion d'Einn'cy, kē s' trovisse tiē, } *Refrain.*  
Rē k' d'on cou de groē lé tuiss' tote. }

*Traduction littérale.* — On dit que dessous (sous) le pont de la Corderie, toutes les nuits, il y avait des grenouilles qui allaient par dedans (dans) notre jardin gâter les choux, les porreaux, les feuilles. Avec des bâtons ferrés par les bouts (à chaque bout), on dit que nous avons tué ces vilaines bêtes. Un Annecien qui se serait trouvé là, rien que d'un coup de groin, les aurait toutes tuées.

« Rmēlīy, rē-tē, u bin t'é perdu! »  
« Dzirō rlō kē vniivō p' lô prēdre.  
« Einn'cy, Çhambēiry s' bin rēdu;  
« Parkai n' vodrà-tē pā tē rēdre? »  
« Mai ntrō borçeaī dzirōn : « K'apōé?  
« Rlō d' Çhambēiry son d' seūdā d' palie,  
« E rlō d'Einn'cy n' vâlīōn pā mai  
« Kē l' poē kē n's a mdia ntrā pasnalie! » } *Refrain.*

*Traduction littérale.* — « Rumilly, rends-toi, ou bien tu es perdu! disaient ceux qui venaient pour le prendre. Annecy, Chambéry s'est (se sont) bien rendu (s); pourquoi ne voudrais-tu pas le rendre? — Mais nos bourgeois dirent : Quoi après? (Quand même?) Ceux de Chambéry sont

des soldats de paille, et ceux d'Annecy ne valent pas plus que le porc qui nous a mangé notre carotte. »

On sâ k'al avô tambornâ  
K'on ne devêi pâ sê lanterne,  
Pêdê la nê, s'allâ prom'nâ,  
Sénon k'on nô ptâve é caserne.  
Mai sê p' c.....â nô sin sorti,  
Sê kê ntrâ lanternâ n's almisse.  
Etaï craità kê l' poé d'Einn'cy  
Vniisse ptâ l' nâ dzô, s'al u visse.

} Refrain.

*Traduction littérale.* — On sait qu'ils (*qu'on*) avaient tambouriné qu'on ne devait (*que nous ne devions*) pas, sans lanterne, pendant la nuit, aller se (*nous*) promener, sinon qu'on nous mettait (*mettrait*) en prison. Mais si pour certains besoins nous sommes sortis, sans que notre lanterne nous éclairât, c'était crainte (*de crainte*) que le porc d'Annecy ne vint mettre le nez dessous, s'il l'eût vu.

La sêtinëllâ de dsu l' pon,  
Kê s' vëliive, armâ de s'n halbârdâ,  
On Jôr dzâ à çakin luron  
K' volai passâ magrà la gârdâ :  
« S' t'areul', de t'acêrôçh', é d' t'avniô ;  
« S' t' vin, de te clioutr' à la moralie ;  
S' te réste dvan maï, de te mdïo,  
Cmê l' poé d'Einn'cy mdia ntrâ pasnalie.

} Refrain.

*Traduction littérale.* — La sentinelle de dessus le pont, qui se veillait (*qui était en faction sur le pont*), armée de son (*sa*) hallebarde, disait un jour à certain luron qui voulait passer malgré la garde : Si tu recules, je t'accroche, et je te tire à moi ; si tu viens (*si tu avances*), je te cloue contre la muraille ; si tu restes devant moi, je te mange, comme le porc d'Annecy mangea notre carotte.

Ion k'u l'ôdre de n' pâ beügi,  
Kant é lô mtirôn sêtinëllâ,  
Dzâ à sa mâre d' lô moçi,  
P' fair' vi k' al 'taï gârdâ fidëlâ.  
Ion d'Einn'cy n'arê pâ fai ceïn :  
Non pâ s' moçi kant é 'n on fautâ,  
(Rlô fotu poé son pi k' lô çhin) —  
Éz on l' nâ tojor pliê de crôtâ.

} Refrain.

*Traduction littérale.* — Un qui eut l'ordre de ne pas bouger, quand ils le mirent en faction, dit à sa mère de le moucher, pour faire voir qu'il était un gardien fidèle. Un Annecien n'aurait pas fait cela : au lieu de se moucher quand ils en ont besoin, (ces fieffés cochons sont pires que les chiens), ils ont le nez toujours plein de crotte (*morve*).



« A mon s'c'or, pâre, dépaçhi! »  
Dzive l'êfan de ntron grou Nainō.  
« A mon s'c'or, d'ai fai dou prèznii,  
« Mai çlô çhampêtre-tië m'einmènōn. »  
Le pâr' kē vnïa, lé fêi sauvâ;  
Jamai nō n' lés in viu jusqu'ore.  
'Tont-é d'Einn'cy? De n'u sai pâ,  
Mai n's y in dē ein lé vëiein corre.

{ Refrain.

Traduction littérale. — « A mon secours, père, dépêchez-vous! disait l'enfant de notre gros Antoine, à mon secours, j'ai fait deux prisonniers, mais ces animaux-là m'emmenent. » Le père qui survint, les fit sauver. Jamais nous ne les avons vus jusqu'à présent (depuis). Etaient-ils d'Ancecy? Je ne le sais pas, mais nous l'avons dit en les voyant courir.

Ntrō borgeai k' n'avô poé d' canon,  
Ni d'âtrâ mitralie kē d' pirre,  
P' fair' vi k'é nein avô kâkzon,  
Firōn brankâ tō plië d' borrire;  
E jamai rê n'avaï fai mieü  
Kē çlô canon é çtâ mitralie.  
Le poé d'Einn'cy 'n ò bin tan peü  
K'é manqua rangliâ ntrâ pasnalie.

{ Refrain.

Traduction littérale. — Nos bourgeois qui n'avaient point de canons, ni d'autre mitraille que des pierres, pour faire voir qu'ils en avaient quelques-uns, firent braquer tout plein (placer une grande quantité) de barattes; et jamais quelque chose n'avait fait mieux (plus d'effet) que ces canons et cette mitraille. Le porc d'Ancecy en eut bien tant peur (une telle frayeur) qu'il manqua vomir notre carotte.

'T-ou k' t'é, taï, k' passe itië? Répon.  
'T-ou k' t'é? dzive ntrâ sêtinëllâ  
A l'ânō de Beney Tonton,  
Kē vniive onnâ né beyre ein vëllâ.  
L'ânō dzâ rê, l'âtro fêi foa,  
È toa la bêtie du compâre!  
S' Beney Tonton ein fō fâtïa,  
Rlô d'Einn'cy plïorirōn leü frâre.

{ Refrain.

Traduction littérale. — Qui est-ce que tu es, toi, qui passe là? Réponds. Qui est-ce que tu es? disait notre sentinelle à l'âne de Benoît Tonton qui venait une nuit (un soir) boire en ville. L'âne ne dit rien, l'autre fit feu et tua la bête du compère! Si Benoît Tonton en fut fâché, ceux d'Ancecy pleurèrent leur frère.

Kant à ntré peürte l' poé d'Einn'cy  
ò fini de mdiï ntré pasnalie,  
Son maître, pē nō lé paï,  
Fêi ptâ d' vayron pē ntré sarralie.

É cru k' lós éfan de ntron *tiou*  
S' contét'ron de çlé bostifalié.  
Mai çli pour' homm' étai bin fou :  
Jamai Vayron n' vaudra Pasnalie.

} *Refrain.*

*Traduction littérale.* — Quand à nos portes le porc d'Annecy eut fini de manger nos carottes, son maître, pour nous les payer, fit mettre des vairons (poissons) à nos serrures. Il crut que les enfants de notre cochon se contenteront (*que les petits de notre cochon se contenteraient*) de cette mangeaille. Mais ce pauvre homme était bien sot : Jamais un Vairon ne vaudra une Carotte.

### ORIGINE DU MOT *K'APÔÉ*

C'était en 1630. Le roi de France, Louis XIII, venait d'envahir la Savoie à la tête de 20,000 hommes. Le 23 mai, il met son camp devant Rumilly, et la somme de se rendre. Laissons la parole au modeste et savant historien de cette ville (1).

« Rumilly ne se laisse point intimider. Elle a même l'air de se moquer de l'appareil menaçant que l'on déploie devant ses murs. Lorsque les parlementaires français viennent la sommer de se rendre, elle refuse fièrement d'ouvrir ses portes; et comme on cherche à ébranler la résolution des habitants, en leur annonçant que Chambéry et Annecy se sont rendus, *E K'apôé?* répondent-ils dans leur langage naïf et énergique, *Et quoi après? (Et quand même? Qu'est-ce que cela nous fait?)*.

« Après une lutte désespérée, la place est emportée d'assaut. Louis XIII veut que Rumilly soit traité avec toute la rigueur réservée par les lois de la guerre aux places emportées d'assaut après refus de capitulation. La ville va être saccagée et incendiée, lorsque le maréchal du Hallier qui venait d'apprendre qu'il y avait dans la ville infortunée trois demoiselles de Pesieu de Salagine (1), ses parentes,

(1) CROISELLET. *Histoire de Rumilly.*

dont l'une est religieuse Bernardine, leur fait dire de sortir sur-le-champ de la ville et de se rendre auprès de lui pour échapper aux fureurs de la soldatesque et des flammes. Animées par le sentiment du patriotisme le plus pur, elles font répondre au maréchal qu'elles préfèrent mourir avec leurs compatriotes plutôt que d'abandonner, dans une circonstance aussi fâcheuse, leurs parents et leurs amis. Cependant la bourgeoisie se rassemble à la hâte, et envoie au quartier général la Bernardine de Pesieu, avec une députation des plus notables de l'endroit. »

..... Devant la vierge en larmes,  
Les Français, dont les rangs soudain se sont ouverts,  
En courtois chevaliers baissent ces fières armes  
Devant qui si souvent s'inclina l'univers  
A sa voix suppliante, à sa douce éloquence,  
Tous sont émus; leur chef, à sa vive douleur,  
Seul demeure insensible; en vain la noble soeur,  
A genoux, à ses pieds, implorant sa clémence,  
S'efforce d'arracher le pardon de son cœur :  
Il s'est fait un devoir d'assouvir sa vengeance.  
Mais dans sa tente, en vain il voudrait retenir  
La fille des autels qui donnerait sa vie  
Pour changer le destin de sa ville chérie :  
« Par la flamme et le fer Rumilly doit périr;  
« Soit donc! » dit l'héroïne; « avec mes dignes frères,  
« Dans leurs maisons en feu, je retourne mourir. »  
A ces mots, révoquant ses ordres sanguinaires,  
Le généreux vainqueur voit ses preux l'applaudir  
D'être vaincu par des prières!

(H. THIOLLIER.)

L'ordre d'incendier la ville fut révoqué. Elle en fut quitte pour une heure de pillage. Encore fut-il permis aux habitants de mettre en sûreté dans la maison de Pesieu tout ce qu'ils avaient de plus précieux.

(1) Salagine est un ancien château situé à Bloye, près Rumilly.

L'origine du mot *K'apoé* se rattache donc aux plus belles pages de l'histoire de Rumilly ; et c'est avec raison que cette petite ville de 4,000 âmes l'a mis dans son écusson , mais il est à regretter qu'à côté du mot qui rappelait le glorieux souvenir de leur bravoure, les Rumilliens aient oublié le nom des demoiselles PESIEU DE SALAGINE. L'envie, la jalousie, ont pu tourner en ridicule cette patriotique exclamation de *K'apoé*, comme cela arrive souvent, surtout quand le succès ne couronne pas nos efforts, mais elles auraient été impuissantes à ternir l'éclat de la noble action de cette femme courageuse, car devant une telle abnégation et une telle grandeur d'âme, tout s'incline.

JOSEPH BÉARD

L'auteur des *K'apoé* est Joseph Béard, né le 25 février 1808 et mort à Rumilly, sa ville natale, au commencement d'avril 1872.

Avant de cultiver la Muse savoisienne, il s'était exercé dans le genre épique. De 1844 à 1854, il a publié plusieurs fragments étendus d'un grand poème. Ce qui a sauvé son nom de l'oubli, ce ne sont pas ses poésies françaises, mais ses chansons savoyardes ; ce qui l'a rendu populaire dans sa ville natale, ce qui éternisera sa mémoire parmi ses compatriotes, ce sont les œuvres de l'homme de bien plutôt que celles du poète. Toujours au service des pauvres et surtout des malades pauvres, on le voyait sans cesse par monts et vaux porter aux souffrants les secours de l'art et aux nécessiteux son dernier sou. Malgré sa réputation d'homme de bien et son diplôme de docteur en médecine, il eut souvent maille à partir avec les autorités d'alors jusqu'à l'époque de l'annexion de la Savoie à la France,

en 1860. Il avait été reçu docteur à la Faculté de médecine de Lyon, et n'avait jamais voulu aller prendre ses degrés à la Faculté de Turin.

On le surnommait *l'Éliando*, c'est-à-dire, l'éclair, à cause de sa vivacité de corps et d'esprit (1). Il allait vêtu et coiffé d'une façon assez originale, mais gare à celui qui se moquait de son bonnet fourré ou de son étroit pantalon tricoté à la main ; il avait la riposte vive et mordante.

Depuis 1868, le faubourg de Saint-Joseph où Béard avait son habitation, continue chaque année à célébrer le 19 mars, fête patronale du quartier et de son poète bien-aimé. On y rappelle sa mémoire, en chantant ses poésies ou en lisant des vers écrits pour la circonstance. La meilleure pièce en l'honneur de Béard est sans contredit celle que l'on doit à la plume facile et sympathique d'un poète rumilien, M. Constant Berlioz.

Quand il est mort, on rend quelque honneur au poète,  
On reconnaît qu'il est un pur rayon de Dieu,  
Que nous sommes de glace et qu'il était de feu ;  
Vivant, c'est de fou qu'on le traite.

Tel est le sort commun ! — il ne fut pas le tien ;  
Les fronts se découvraient partout sur ton passage.  
Ah ! c'est qu'un double sceau brillait sur ton visage  
De poète et d'homme de bien !

Sous le chaume on les sait, ces rustiques chansons,  
On les répétera dans tes plaines aimées,  
En suivant les chars pleins de gerbes parfumées  
Au retour des riches moissons.

Et ces couplets d'acier, dont l'épigramme est bonne,  
Les vigneronns joyeux, assis près du pressoir,  
Les diront aux échos longtemps, longtemps, le soir,  
Aux premiers souffles de l'automne.

(1) Dans plusieurs localités, il fait des éclairs se dit *é lieude*, à *élieude* ; en allemand, *es leuchtet*. En breton, éclair se dit *luc'heden* ; éclairer, *luc'hedi*, et en gallois *llucedu*.

Maintenant te voilà dans la tombe endormi,  
Toi qui, pauvre, donnas au pauvre, notre frère,  
Dans cette même terre où repose mon père,  
Ton jeune, ton fidèle ami.

Moi que tu vis enfant, moi qui lutte et qui doute,  
Qui marche en pèlerin de pays en pays,  
Et dont souvent les pieds sont par le sang rougis  
Aux cailloux aigus de la route,

Moi qui garde en mon cœur la fleur du souvenir,  
Qui t'aperçois encor passant parmi la foule  
Tout pensif en jetant tes refrains dans leur moule,  
Je viens en pleurant te bénir,

Et dire simplement à l'ami de mon père :  
— Puisque ton luth modeste, ô poète, est brisé,  
Puisque ton grand sommeil a déjà commencé,  
Que la terre te soit légère!

## COMMENTAIRES

Chaque couplet est accompagné d'une traduction aussi littérale que possible : 1° pour qu'un étranger puisse étudier notre patois et se rendre compte de chaque mot, sans le secours d'aucun autre livre; 2° pour que chaque Savoisien puisse plus facilement comprendre et reproduire dans son patois les chants populaires de nos différentes vallées. Comme une traduction littérale laisse quelquefois beaucoup à désirer sous le rapport de la clarté, nous avons eu soin de mettre entre parenthèses le mot ou la tournure propres.

A la suite des notices historiques et biographiques qui rappellent des événements et des personnages dont il est bon de cultiver le souvenir, il nous a paru non moins utile d'ajouter, sous le nom de *Commentaires*, quelques remarques sur les idées et les sentiments exprimés par l'auteur, soit sur le patois et les mots dont il s'est servi.

Nous avons vu plus haut l'origine et la signification du mot *K'apoé*; parlons maintenant du mot Pasnalie, qui est le nom sous lequel cette chanson est généralement connue.

*Remarque.* 1. Dans tous les pays et langues du monde, il existe une grande confusion dans la dénomination des plantes. Nous ne pouvons pas prétendre faire exception à la règle.

Le mot Pasnalie, qu'à Genève et dans le nord de la Savoie on prononce Patnalie, nous est vraisemblablement venu du Languedoc où, selon O. de Serres (1539-1619), l'on nommait *pastenaille* la plante que les Parisiens du XVII<sup>e</sup> siècle appelaient indifféremment *pastenade* ou *carotte*. Aujourd'hui que la langue française est fixée, on ne peut employer l'un pour l'autre.

Le véritable nom français de la plante en question, est *carotte* (*carotte jaune*), en latin *Daucus carotta*. Celle que nous appelons *carotte* en patois, se nomme en français *betterave*.

2. De même dites *Une botte de carottes* au lieu de *Paquet de pasnailles*, *une botte de cardes poirées* au lieu de *Paquet de côtes*; *une botte de porreaux* ou *poireaux* au lieu de *liasse de porreaux*.

3. Prêdre *prendre*, *rê-te rends-toi*, *rê rien*, *pêdê*, *pendant*. Le patois de Rumilly et en partie ceux d'Alby, d'Aix-les-Bains et de Chambéry, se distinguent de tous les autres en ce qu'ils changent en *ê* les voyelles françaises *en*, *ien*, *an* (*an*, dans les participes présents). Ces voyelles ont le son de *an*, *ian* dans le nord de la Savoie, à part quelques endroits comme Taninges, où *en*, *an* se changent en *on*. Dans le reste de la Savoie, *en* et *ant*, terminaison des participes présents, se changent en un son nasal, que nous représentons par *ein*, parce que ce son inconnu du français se rapproche fort de *in*.

4. La bête *kê fâ tiou* L'animal dont il s'agit ici s'appelle dans certaines vallées *on tian*. Dans toute la Savoie, il accourt à l'appel de *Tiou-tian*, comme en Allemagne à celui de *Seü-seü*, et en Russie à celui de *Kriou-kriou*.

5<sup>e</sup> *Dzivô rlô ke vniivô*. Une des particularités du patois de Rumilly est que la troisième personne du pluriel de l'imparfait de l'indicatif se termine généralement par *avô*, *ivô*, tandis que partout ailleurs elle est terminée par — *âvôn*, *îvôn*, ou par *âvân*, *îvân*.

6. Autre particularité. *Une* se dit *Onnä*, *nä*, *rnä*; *ce*; *celui*, *çlo* (*eli*), *rlô* (*rlî*). Cette *r* placée devant *nä*, cette *r* remplaçant *s* dans *Rlô*, paraissent de prime abord aussi étranges que difficiles à expliquer. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet dans d'autres publications. Pour le moment, qu'il nous suffise de montrer que le patois de Rumilly n'est pas plus étrange, que le patois qui se parle dans le centre de la France (Sologne, Berry, Touraine) où l'on dit :

*Rêcho*, *ryeux* pour *écho*, *yeux* ;

*Coronel* pour *colonel*, comme chez nous ;

*Plaisi, su, dormi pour plaisir, sur, dormir ;*  
*Pêhe, mêhe, frêhe pour père, frère, mère, comme à Bessans,*  
en Maurienne ;  
*Jêrus Masiâ, urage, furi, chemire pour Jésus Maria, usage,*  
*fusil, chemise.*

### LÔ VAYRON (LES ANNECIENS)

Air de la chanson précédente. (*Dialecte d'Annecy*)

Lô fiés habitein d'Armêliy,  
K' son crânö dari 'nä moralie,  
On racontâ ke l' poey d'Einn'cy  
On Jor avala leu pasnalie.  
Mai s'é n' lé mdia pâ tô avoé.  
Y ëtay d'après ntron ordoneince  
Ke lé défeindiv' dé corbé  
De n' pâ détruire l'espéreince. } *Refrain.*

*Traduction littéraire.* — Les fiers habitants de Rumilly qui sont braves derrière une muraille, ont raconté que le porc d'Annecy un jour avala leur carotte. Mais s'il ne les mangea pas tous avec (*en même temps*), c'était d'après notre ordonnance qui lui défendait de détruire l'espérance des corbeaux.

Kan ion dé leu sorti p' c....â,  
Sein çhandeylä dëin la lanternä,  
É dion k'y é parc' k'é n' volay pâ  
Ke l' poey d'Einn'cy visse sa m.....â.  
Mai pisk'é preniivön tan d' soin  
Pë consarvâ çti fri sarvâge,  
Y é clâ ke celö fotu çhin  
Alö nein fassivön usage. } *Refrain.*

*Traduction littéraire.* — Quand un des leurs sortit pour certains besoins, sans chandelle dans la lanterne, ils disent que c'est parce qu'il ne voulait pas que le porc d'Annecy vit sa m... Mais puisqu'ils prenaient tant de soin pour conserver ce fruit âpre au goût, c'est (*il est*) clair que ces chiens fiellés en faisaient alors usage.

É nô r'proçhön d'être morveu  
Cmein ntron poey k' lé fâ tan d'ombrage,  
Mai çlâ fotoa sourtä d' ronieu  
Nö fon pâ ftie on grous utrage.  
Câ çlô badau ne r'mârkön pâ  
K'on lé mtey dëiein d'nä drölâ sourtä :  
On leu tire lô vé du nä,  
Kan du nutr' é lëçhön la morvâ. } *Refrain.*



*Traduction littérale.* — Ils nous reprochent d'être morveux comme notre porc qui leur fait tant d'ombrage, mais cette vilaine sorte de rogneux ne nous font pas là (*en disant cela*) un gros outrage. Car ces badauds ne remarquent pas que nous les mettons dedans d'une jolie manière : nous leur tirons les vers du nez, pendant que du nôtre ils lèchent la morve.

Lô ch'valié d' l'ôdre *Sain-K'apoé*,  
Non pâ s'occupâ d'allâ paitre,  
Nô r'prochôn k' nô n' valin pa mai  
Ke ntron poey, leu seinieû é maitre.  
Ç'peindein ou d'rê à ntron caïon  
(Kaubin é son crevâ d'malice)  
K' é lôs uvrisse son boêdon,  
S'é d'mandâvôn k'on lé logisse.

} *Refrain.*

*Traduction littérale.* — Les chevaliers de l'ordre de Saint-K'apoé, au lieu de s'occuper d'aller paitre, nous reprochent que nous ne valons pas plus (*mieux*) que notre porc, leur seigneur et maitre. Cependant nous dirions à notre cochon (quoiqu'ils soient pleins de malice) qu'il leur ouvrit son étable, s'ils nous demandaient un logis.

On sâ bin cmein leus ingénieû  
On jor armirôn leu moralie,  
É crârôn ke ntron poey u peu  
U poin d' leu reindre leu pasnalie.  
Mai é fi seimblan d' la rangliâ,  
Ein fassein 'nâ lourdâ grimace;  
Al uvri le groin pê s' moquâ  
Dé mauvai défeinseu d' la place.

} *Refrain.*

*Traduction littérale.* — On sait bien comment leurs ingénieurs armèrent un jour leurs murailles. Ils crurent que notre porc eut peur au point de leur rendre leur carotte. Mais il fit semblant de la vomir, en faisant une vilaine grimace ; il ouvrit le groin (*la gueule*) pour se moquer des mauvais défenseurs de la place.

Pardon, Rmêliein, de ntrô coplé,  
S'é s' trovôn trô plein d'insolence;  
Nô l's in trovâ comm' cein tō fai  
Dîein lé man de la recon'seince.  
Mai pisk'on li dîein sain K'apoé  
K' lé dispute n' vâlôn rein k' valie,  
Ein bon v'zin vivin désormai  
Cmein ntron poey avoé vtrâ pasnalie.

} *Refrain.*

*Traduction littérale.* — Pardon, Rumilliens, de nos couplets, s'ils se trouvent trop pleins d'insolence ; nous les avons trouvés ainsi tout faits dans les mains de la reconnaissance. Mais puisqu'on lit dans saint K'apoé, que les disputes ne valent rien qui vaille (*ne valent rien du tout*), en bons voisins ; vivons désormais, comme notre porc avec votre carotte.

JOSEPH LIARD

En 1861 s'éteignait à Paris un enfant d'Annecy, que Béranger, le célèbre chansonnier, traitait comme son ami, et qu'il appelait « un brave homme, un philosophe plus instruit que bien des gens du monde. »

Ce brave homme en effet n'était pas un homme du monde, mais un simple ouvrier qui ne devait qu'à lui-même son instruction et son remarquable talent pour l'enluminure. Ce brave homme, c'était J. Liard, l'auteur de la réponse des *Vayrons* aux *K'apoés*, et d'une foule d'autres chansons qui malheureusement n'ont pas été recueillies au moment où il les improvisait. Il avait une facilité étonnante pour l'improvisation, mais il n'ajoutait aucune importance à ses productions. La chanson que nous venons de citer est peut-être la seule qui ait été sauvée de l'oubli, grâce aux circonstances dans lesquelles elle se produisit.

« Annecy et Rumilly, dit M. Alph. Despine dans ses *Recherches sur les poésies en dialecte savoisien*, sont depuis longtemps en guerre; la première de ces villes est fière, à juste titre, de sa prospérité croissante; la seconde, comme tous les anciens gentilshommes déchus de leurs splendeurs, rappelle avec orgueil les vieux souvenirs d'une gloire passée. La satire populaire, mutilant ces derniers débris, s'est attachée à en saisir les côtés burlesques.

« La fameuse *pasnaille* avalée par le *poé* (*poey*, *poar*) d'Annecy, le *K'apoé* historique, la lanterne qui ne parvient à être utilisée qu'ensuite de trois ordonnances, le *Vayron* de l'ancienne *Cité du Bœuf*, etc., toutes ces traditions vivent au milieu de notre peuple.

« Donc, Liard ayant appris que dans un dîner de joyeux compatriotes il allait se trouver mis en pré-

sence d'un admirateur sincère de Béard, le défenseur de Rumilly, l'idée lui vint de riposter à son redoutable jouteur. Quelques minutes de réflexion prises dans un café lui furent suffisantes pour préparer une réplique, moins serrée assurément que l'attaque, mais remarquable pour une improvisation. »

Liard s'était rendu à Paris vers 1825; tous les Savoisiens, surtout ceux d'Annecy, connaissaient bien le chemin de sa modeste demeure; les uns y étaient attirés par son bon naturel, son esprit fin et jovial, les autres par son bon cœur et son hospitalité, car, comme Béard, il donnait jusqu'au dernier sou pour venir en aide à ses compatriotes malheureux.

### COMMENTAIRES

1. Lô Vayron. La ville d'Annecy porte dans ses armoiries un *vairon*, petit poisson qui abonde dans son beau lac. De là le surnom de *Vayron* donné aux habitants d'Annecy.

2. Einneey. L'origine de ce mot n'est pas très certaine, mais de toutes les étymologies qui ont été proposées, la plus plausible est sans contredit celle de M. l'abbé Ducis qui fait venir ce mot d'un mot celtique. *Enéz* signifie en breton *une île*, *énizi* ou *énézenned*, *les îles*. Comme Annecy est construit sur les flots que forme le Thiou à sa sortie du lac, il est probable que son nom lui vient de là.

3. Alô nein fassivõn usage. Lorsque le pronom *ein*, en, est précédé d'une voyelle sonore, il se change généralement en *nein* : *D'ein ai*, j'en ai; *é nein on* (*i nein an*), ils en ont. Dans le patois du Berry, de la Touraine, c'est-à-dire, du centre de la France, la lettre *n* joue un grand rôle comme lettre euphonique. Ainsi on dit : A *n*-une lieue, *n*-on m'a dit, fais-*n*-en, donne-*n*-en (donnes-en). Chez nous, le seul cas où *n* soit employée comme lettre euphonique est le mot *ein*. Comme on dit indifféremment *D'ein ai pâ* ou *de n'ein ai pâ*, je n'en ai pas, l'oreille habituée au son *n'ein* dans les phrases négatives, a pris cette forme plutôt qu'une autre pour éviter l'hiatus.

(Extrait de la *Revue savoisienne*.)

DU MÊME AUTEUR :

LA STATISTIQUE AUX PRISES AVEC LES GRAMMAIRIENS OU ESSAI  
SUR LES MOYENS DE SIMPLIFIER L'ÉTUDE DU GENRE DES  
SUBSTANTIFS ET CELLE DE LA CONJUGAISON. — Paris, 1876,  
librairie F. VIEWEG, 67, rue Richelieu. — Annecy : librairies  
BURNOD et L'HOSTE.

ÉTUDES SUR LE PATOIS SAVOYARD. PROJET D'ALPHABET A  
L'USAGE DE NOTRE PATOIS. — Annecy, 1877.

---